

pas seulement acquise par la conquête de la Grèce. Par ailleurs, Cicéron et Sénèque, ces deux auteurs majeurs dans lesquels, peut-être, P. GRIMAL reconnaissait son idéal personnel, sont avec bonheur mis ainsi en parallèle ; utilement, A. GRANDAZZI rappelle aussi dans sa préface le contexte dans lequel P. GRIMAL a écrit ces *Que sais-je ?* : il tenait à redorer le blason de ces penseurs, alors que, à l'époque, la mode était de leur adresser des critiques parfois assez basses.

Le second recueil, *Vivre dans la Rome antique*, préfacé lui aussi par A. GRANDAZZI, s'attache à un autre domaine dans lequel s'exerçait la science de P. GRIMAL : l'archéologie, dans son rapport avec la vie quotidienne. Pour P. GRIMAL, en effet, l'Antiquité romaine n'était pas une bibliothèque de textes désincarnés, mais un tout où les différentes sciences dites auxiliaires de l'histoire s'éclairent mutuellement. La réunion de *La Vie à Rome dans l'Antiquité*, du *Siècle d'Auguste*, et des *Villes romaines* dresse comme une histoire de cette civilisation qui fut essentiellement urbaine, à partir de la Ville par excellence, capitale universelle et éternelle. En cette année où la Société des Études Latines, qui a tant compté pour Pierre GRIMAL, fête son centenaire, la ré-édition des ouvrages de celui qui en fut longtemps l'administrateur revêt la forme d'un hommage au grand latiniste qui a tant apporté à nos études.

Bruno POULLE.

Estelle DEBOUY, *Abécédaire humoristique d'après les poètes latins. Bons mots et traits d'esprit sur leur temps et bien souvent sur le nôtre* : Bruxelles, Éditions Safran, 2018, 176 pages.

Inspiré du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, l'ouvrage ambitionne de faire sourire le lecteur à partir de définitions et d'aphorismes mettant en exergue des ridicules, des vices, des travers qui semblent intemporels, tout en lui faisant réviser son latin. Ses titre et sous-titre à eux seuls suffisent à donner le ton : l'humour sera présent dans tout l'ouvrage, à travers à la fois les textes lus et les commentaires qui en seront faits. Chaque entrée de l'abécédaire s'accompagne d'un aphorisme, le plus souvent inspiré par le texte qui sert à illustrer la notion décrite. L'auteur choisit d'ailleurs de commencer son abécédaire par le mot « Adultère », avec un sous-titre aussi descriptif que spirituel : « pratique à risques ». Le lien entre le titre de l'article et le texte choisi est parfaitement réfléchi, au-delà même parfois de ce qui est explicité, comme à la page 34, où « Charlatan » est illustré par la fable de Phèdre « Le cordonnier devenu médecin », puisque le *charlatan*, issu étymologiquement du croisement du nom des habitants d'un village où on vendait des drogues et d'un verbe « bavarder », rappelle autant la drogue vendue par le cordonnier, *antidotum*, que son verbiage, *uerbosis strophis*. Chaque article se compose ensuite d'une courte introduction au texte proposé en latin, traduit et annoté, suivi quelquefois d'un bref encart sur l'auteur de l'extrait et ses œuvres. Les notes qui accompagnent le texte portent autant sur les choix de traduction, que sur le lexique, un point de morphologie, de syntaxe ; elles peuvent éclairer le contexte littéraire, politique, historique de telle occurrence, ou bien encore offrir un rapide commentaire littéraire du passage en question, avec éventuellement des renvois bibliographiques. Les auteurs les plus traduits sont, comme attendu, Ovide, Juvénal, Horace, Martial, mais encore de manière plus originale Propertius et Virgile. Tout est donc pensé en vue de faciliter la compréhension du lecteur, savant ou novice, sans qu'il perde jamais de vue le plaisir de la lecture. Des expressions latines et françaises sont expliquées grâce à l'étymologie d'un

mot ou à l'emploi d'un mot dans un texte. Il arrive avec bonheur que les mêmes travers chez l'homme ancien et moderne soient mis en lumière au moyen de textes modernes comparés aux textes anciens. Dans son avant-propos, l'auteure revendique l'intérêt de traduire littéralement le latin, tâche à laquelle elle s'astreint le plus souvent, en privilégiant des choix de traduction modernistes, bienvenus car en accord avec l'un des objectifs de l'ouvrage. On aurait pu traduire encore plus littéralement en respectant davantage par exemple les modes et temps verbaux ou la construction de l'original (p. 10, *delabere* est traduit par un indicatif futur, mais il s'agit probablement d'un impératif en raison du subjonctif d'ordre du vers suivant, auquel en outre l'auteure donne le sens de « sauter (en bas du toit) », alors que celui de « descendre, se laisser glisser du (toit) » mettrait moins en danger l'adultère qui cherche à entrer chez sa maîtresse ; dans le même extrait, l'adjectif *praeceps* n'est pas traduit ; p. 12, il aurait été préférable de justifier l'interprétation de *concupiueris* comme un subjonctif parfait à valeur de potentiel, alors qu'on y aurait vu aisément un futur antérieur dans une conditionnelle introduite par *si* et suivie d'une apodose à l'indicatif présent ; à la page suivante, le subjonctif imparfait *possem* est considéré comme un « souhait irréalisable... au passé » avec *utinam*, même si la construction correspond à l'expression du regret, portant sur le présent, cf. ERNOUT & THOMAS, *Syntaxe latine*, p. 241 ; p. 64, l'explication de *ne* avec un subjonctif d'affirmation atténuée n'est guère convaincante : *ne dixeris* est l'expression ordinaire d'une défense : « ne dis pas (qu'il est sain d'esprit) » ; p. 15, la traduction inverse deux verbes : *neges posse iacere* ne signifie pas « l'on ne pourrait imaginer à terre », mais « on n'imaginerait pouvoir être à terre » ; p. 19, une note précise que dans *unde cenaret* « l'adverbe relatif s'emploie avec le subjonctif pour traduire divers nuances, surtout la possibilité », alors qu'il s'agit plutôt d'un pronom relatif avec un subjonctif à valeur consécutive ; p. 23, l'indicatif *renuis* est traduit comme si c'était un subjonctif ; p. 23, *illo* n'est pas traduit : etc.). Les coquilles sont très rares (p. 10, *fenestras* au lieu de *fenestra* ; p. 19, *Saepta* avec une majuscule est un nom propre à rétablir dans la traduction et *uincit* traduit comme un parfait est un présent ; p. 68, le parfait de *edo* « manger » est *edi*, non *esi* ; p. 144, *auersor* est composé du préverbe *a-*, non d'une préposition ; p. 28, *nullus* fonctionne avec *tyrannus* alors que la traduction proposée l'associe à *ephebum deformem* ; p. 30, *Illa docet spoliis nudi gaudere mariti* est traduit par « C'est elle qui apprend à dépouiller joyeusement un mari et à le laisser tout nu », mais est-ce ce que dit littéralement le latin, « c'est elle qui apprend à se réjouir de la dépouille d'un mari laissé tout nu » ? ; etc.). Saluons également la modernité de certaines traductions, qui empruntent à la langue dite familière, mais qui est en fait quotidienne : bien que nous ne soyons pas favorable au redoublement du sujet comme à la page 19 (« Cet homme que vous voyez..., il vient... »), nous applaudissons au fait que l'auteure ose traduire, à la p. 120, *Me dolor et lacrimae me facere peritum* par « Moi, douleur et larmes ont fait de moi un expert », avec un détachement initial très judicieux.

On ne peut qu'encourager ce type d'ouvrage, complet, très intelligemment conçu, qui propose la lecture de textes bien connus ou moins bien connus, avec une réflexion moderne menée toujours en regard de l'interprétation antique de son objet. Frais, pédagogique, ludique (au sens antique et moderne du terme...), ce livre peut inciter l'enseignant à envisager des sujets de version différents de ceux traditionnellement proposés dans le monde scolaire : le maquillage, le divorce, le fanatisme, la sorcellerie, etc. peuvent intéresser les jeunes élèves au moins tout autant que la geste d'Hannibal, la catabase d'Énée, la poésie bucolique. Les clins d'œil fréquents à des références modernes (comme à un *soap opera* à la page 78, sous « Horoscope : Amour, gloire et beauté », ou à des slogans à la page 134 sous « Professeurs : mal

payés») ne manquent pas de réjouir. Nous font également sourire les allusions à des chanteurs comme Brassens ou les illustrations de Mathieu dit « la mine », professeur de l'Université de Namur, parfois osées, parfois amusantes comme la reproduction d'un parfum très célèbre renommé p. 106 « mépris n°5 ». Nous souscrivons donc pleinement à cet intérêt pour des lectures portant sur des préoccupations somme toute peut-être superficielles, mais qui suscitent davantage la curiosité de nos étudiants, voire la nôtre... Si l'Université de Cambridge ose faire travailler les élèves sur des traductions en latin de chansons de Taylor Swift, pourquoi nous priver en France d'une poésie aussi savoureuse que celle qui est lue dans cet ouvrage en regard de références modernes, en des termes modernes ?

Marie-Ange JULIA.

Melanie MÖLLER (dir.), *Excessive Writing. Ovids Exildichtung* (Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften, Neue Folge, 2. Reihe, Band 160): Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2020, 198 pages.

M. MÖLLER indique dans une introduction que ce livre est une étude de la littérature d'exil : le concept d'exil y est pris dans un sens large et ne se restreint pas aux textes écrits à l'occasion d'une relégation subie, mais englobe des situations choisies comme un voyage volontaire à l'étranger, sans qu'il y ait eu nécessairement perte de citoyenneté ou préjudice financier. Toutefois, au sens étroit, l'exil d'Ovide à Tomes demeure un cas emblématique.

L'ouvrage regroupe des contributions présentées lors d'un colloque organisé à Berlin à l'occasion du bimillénaire de la mort d'Ovide. Un certain nombre d'entre elles ont abordé des questions relatives à l'exil même d'Ovide et sont regroupées dans une première partie du volume, intitulée « *Leben* » *im Exil*. Il y est notamment examiné quelles sont les dimensions générique, psychologique, sociale et politique du thème de l'exil traité par le poète ou encore quelle est la signification des différents « je » qu'il emploie. D'autres problématiques abordées sont l'oscillation entre faits et fictions ou le traitement des catégories du souvenir et de l'oubli. Une deuxième partie du volume est intitulée *Exil und Exzess*. L'exil d'Ovide y est également traité, sur la base des textes ovidiens, mais davantage encore en lien avec leur réception dans l'Antiquité tardive et jusqu'à la période actuelle.

La première partie comporte les contributions suivantes : J. FABRE-SERRIS, « Exilés et indigènes dans le Latium originel (Saturne, Évandre, Énée) : émigration, identité et culture italique selon l'Ovide des *Fastes* », examine la constellation des peuples dont fait état cette œuvre ovidienne et recherche comment y sont rendus les rapports entre les habitants primitifs et les nouveaux arrivés dans le Latium à une époque ancienne. M. L. DELVIGO, « Verso Tomi: il poeta epico ritrova l'elegia », traite du problème du genre littéraire pour lequel a opté Ovide, victime d'un exil. M. MÖLLER, « Ovid und Odysseus. Zur Rhetorik des Exils », rappelle qu'Ulysse est l'archétype de la figure de l'exilé, répertorie les comparaisons perceptibles entre Ovide et Ulysse et s'interroge sur les possibles adaptations du cadre rhétorique utilisé à des formes d'exil modernes et postmodernes. H. LABATE, « La carriera spezzata. Letteratura e potere nell'autodifesa ovidiana », montre la subtilité de l'autodéfense d'Ovide, tant du point de vue littéraire (comparaison avec Horace) que du point de vue politique (par rapport à Auguste). G. ROSATI, « Microfisica del potere nelle opere ovidiane dell'esilio », analyse l'aspect double de la démarche littéraire d'Ovide qui d'une part utilise la langue subjective de la correspondance privée, d'autre part met sans cesse l'accent sur son réseau social bien romain. E. GALFRÉ, « Ovid, Germanicus, and the